

Quand j'essaie de me souvenir à quand remonte mon désir d'enfant, je ne parviens pas à mettre une date, ni même une période. Ça reste très flou dans ma tête. Je me demande si ce n'est tout simplement pas dû au fait que cette envie physiologique dont parlent la plupart des femmes ne s'est jamais réellement manifestée chez moi.

J'ai été élevée dans un milieu où avoir des enfants était la norme. Ma mère a grandi dans une famille de quatre enfants et mon père est fils unique. Ma grand-mère paternelle avait été brièvement mariée avant de rencontrer mon grand-père mais n'avait pas eu d'enfant. Plus âgé qu'elle, le père de mon père avait eu une fille d'une première union avant de la rencontrer. Mon père a donc une demi-sœur que je ne connais pas.

Machinalement, j'allais écrire qu'autour de moi, au cours de mon enfance, tout le monde avait des enfants. Mais même pas. Pourtant en couple et en âge de procréer, le parrain de mon frère et ma marraine n'en avaient pas. Je ne me suis jamais posé la question du pourquoi. Ça me paraissait même naturel. Je pensais qu'ils n'en avaient pas besoin puisqu'ils nous avaient nous. Mon frère et moi, nous étions leurs enfants par procuration.

Très tôt, j'ai joué à la poupée. J'étais très douce, très attentionnée. Pas le genre à traîner son baigneur par la jambe à même le sol. Je préférais réserver cela à mon petit frère quand on se chamaillait.

Non, moi, je donnais le biberon en faisant bien attention que mon bébé ne régurgite pas et je lui faisais prendre des bains en lui tenant délicatement la tête.

L'instinct maternel, il semblait que j'étais née avec.

Quand la sœur cadette de ma mère a eu sa fille, j'avais neuf ans, l'âge de jouer à la maman pour de vrai. Fini les poupées. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

Je me souviens encore parfaitement de tout : le coup de fil que maman a reçu pour la prévenir que ma tante partait à la maternité, les visites à Bayeux car nous habitions encore à Grandcamp. Ce petit être me fascinait. Je pouvais la regarder pendant des heures. Bon, disons des minutes. À neuf ans, le temps ne s'écoule pas tout à fait de la même manière qu'à l'âge adulte.

Quand certains enfants sont totalement indifférents aux nouveau-nés qui les entourent, d'autres au contraire restent collés au couffin où le bébé dort tranquillement et ne s'en éloignent pas à moins d'un mètre. Ce fut mon cas. Rien que de la regarder dormir, j'éprouvais une certaine forme de quiétude. Je la trouvais si fascinante. C'est beau, un bébé qui dort. C'est fragile. C'est touchant.

En tant que petite fille peu téméraire que j'étais, plutôt prudente, pas du genre casse-cou en quelque sorte, je me sentais tout à fait capable de m'occuper d'elle, sans adulte à proximité. Cela ne m'effrayait pas le moins du monde.

— Si vous voulez que je la garde sans grande personne, ce n'est pas un problème ! aimais-je m'entendre dire.

Je crois que l'idée effrayait tout le monde sauf moi car à neuf ans, j'avais peur de mon ombre. Rester toute seule était sans nul doute mon pire cauchemar. C'est à peine si je savais préparer mon petit déjeuner sans l'aide de personne. Alors, comment serais-je capable de m'occuper d'elle ? Vu sous cet angle, cette proposition n'avait en effet rien de raisonnable.

Ce n'était pourtant pas mon avis. Je me sentais forte comme un roc. À les observer, je me disais que ça n'était pas bien sorcier, de s'occuper d'un bébé. Si ma tante et ma mère étaient capables de le faire, j'étais susceptible d'y arriver aussi. Ça ne pouvait pas être plus difficile que de jouer du piano ou de faire des échanges en fond de court avec une raquette et une balle de tennis. Je finirais bien par leur prouver que j'en étais capable.

Durant toute mon enfance, être seule me faisait peur, mais le pire était de dormir seule. C'était ma hantise. Dès que la nuit approchait, je sentais une angoisse profonde me gagner petit à petit. Je n'arrivais pas à maîtriser cette boule au ventre qui survenait à la tombée de la nuit. J'aurais aimé que le jour ne disparaisse jamais. C'était le vœu que j'aurais prononcé si on m'avait demandé d'en formuler un. Afin de ne pas dormir seule, je manigançais des stratagèmes pour finir la nuit dans la chambre de mon petit frère. Nous habitions une maison moderne que mon père avait lui-même dessinée et qui comprenait une grande mezzanine à l'étage. Le palier de celle-ci qui donnait sur le salon en contrebas distribuait entre autres ma chambre et celle de mon frangin.

À l'heure du coucher, quand mes parents étaient bien installés devant la télévision, je devais donc ramper

sur la moquette pour atteindre la chambre de mon petit frère sans être vue. Je dirais que trois mètres environ me séparaient de sa chambre, trois mètres à traverser pour le rejoindre. Il s'agissait là de la première étape de l'épreuve qui m'attendait, non pas chaque soir, mais beaucoup trop souvent. Dès que la peur était trop grande, l'angoisse, trop envahissante et que je ne parvenais pas à me rassurer, je recourais à cette solution.

Une fois que j'avais réussi à franchir l'étape de reptation sans que mes parents m'aient aperçue, je devais convaincre mon frère de ne pas me dénoncer auprès d'eux. J'essayais alors toutes les tentatives de corruption possibles : chantage, échanges de loyaux services. J'allais jusqu'à lui proposer de lui refiler mes économies ou de ranger sa chambre à sa place. Je savais bien que lui offrir mon amour inconditionnel de sœur ne suffirait pas. Parfois, il acceptait assez facilement, d'autres fois, c'était plus compliqué. Les jours où il se montrait coopératif, je pouvais passer une nuit relativement paisible. Pas totalement cependant, car je devais faire attention à regagner ma chambre avant le réveil de nos parents.

Quand mes négociations restaient vaines, je retournais dans ma chambre ; j'attendais que tout ce petit monde soit couché, puis endormi pour me faufiler en douce dans celle de mes parents et m'allonger au pied du lit, dans sa largeur. Certaines fois, en plein milieu de la nuit, j'étais réveillée par la voix de ma mère :

— Caroline, qu'est-ce que tu fais là ? Retourne dans ta chambre s'il te plaît.

Sans piper mot, je rebroussais chemin sur la pointe des pieds.

Moins risquée peut-être qu'avec les parents, j'aurais pu utiliser la technique de dormir au pied du lit de mon petit frère mais même si je n'étais pas bien grande, son lit d'une personne restait trop petit.

Lorsque je n'avais pas trouvé refuge pour passer une nuit paisible, vers quatre heures du matin, en partant travailler, mon père me trouvait dans l'escalier ou devant la fenêtre de son bureau en train de regarder la nuit noire ou le ciel étoilé. Il s'adressait à moi gentiment comme s'il n'y avait rien d'anormal à me surprendre à cette heure-là dans un autre endroit que mon lit. Il ne me demandait même pas d'y retourner. Peut-être se souvenait-il de ce jour où nous nous promenions tous les deux le long du port et où il m'avait dit :

— Ne t'approche pas trop Caroline, c'est dangereux.

Je l'avais regardé du haut de mes trois ans et lui avais répondu :

— Laisse-moi vivre ma vie, papa.

Il avait souri et n'avait rien ajouté. Je ne sais pas où se sont envolées cette compréhension et cette douceur. Avec les années, il est devenu si aigri et réfractaire... Ce papa-là me manque tellement.

Des années après, je me dis que c'est quand même fou, ce dont un enfant est capable, comme il peut faire preuve d'imagination pour échapper à une situation qui ne lui convient pas. Cela devait être épuisant pour une petite fille de devoir penser à tous ces stratagèmes dans le seul but de pouvoir dormir suffisamment afin d'être en forme le lendemain. C'est tellement important, le sommeil.

Pour pallier ce problème qui m'empoisonnait la vie, j'ai dû réfléchir à d'autres subterfuges. J'avais pris la fâcheuse habitude de faire la comédie quand nous avions

des invités qui restaient dormir pour partager leur lit. Cela faisait le bonheur de ma tante qui ne fermait pas l'œil de la nuit tant je prenais toute la place en m'installant en travers du matelas. Mon petit frère faisait son rabat-joie et prenait un malin plaisir à affirmer :

— De toute façon, t'es qu'une mauvaise coucheuse !

— N'importe quoi ! m'empressais-je de lui répondre à chaque accusation.

Je compris bien plus tard que cette expression avait une tout autre signification. N'empêche que ma réputation de mauvaise coucheuse était faite.

— Arrête ! Tu bouges tout le temps. Tu donnes même des coups de pied la nuit.

Je n'osais pas lui avouer la raison de cette agitation. Il n'y avait pas que les silhouettes que j'apercevais sur les murs de ma chambre qui me faisaient redouter la nuit, il y avait aussi ces affreux cauchemars qui apparaissaient une fois que j'étais tombée dans les bras de Morphée. Ceux-là, je les craignais tout autant. Je ne savais d'ailleurs pas ce qui était plus supportable : affronter les monstres et les cambrioleurs dans ma réalité altérée ou combattre les tueurs en série dans mes cauchemars les plus terrifiants ?

Cette peur de dormir seule m'a poursuivie pendant des années. En grandissant, comme je rêvais d'une vie de famille accomplie, je pensais avoir enfin trouvé la solution : me marier. Le plus tôt serait le mieux. Je pensais que le mariage résoudrait tous mes problèmes puisqu'il me permettrait de ne plus jamais dormir seule.

Impatiente d'être adulte, je m'imaginai déjà rencontrer celui qui annulerait mes pires angoisses nocturnes et me permettrait enfin de dormir sur mes deux oreilles.

Ma vie rêvée semblait déjà toute tracée : un mari, des enfants, une grande maison pour accueillir tout ce petit monde. Si j'ajoutais à ce tableau idyllique et aseptisé un labrador et un Renault Espace, je cochais toutes les cases pour être heureuse. Je pouvais même espérer être choisie pour poser dans une publicité vantant le goût unique d'une pâte à tartiner pour le petit déjeuner.

Plus tard, lorsque je compris que mon mari ne serait peut-être pas là nuit et jour et que je devrais de nouveau affronter la peur du noir et de la solitude, tous mes espoirs furent soudainement anéantis.

Tous ? Non. De la même manière que je l'avais ressenti à neuf ans quand j'avais voulu garder ma petite cousine toute seule, une force incroyable m'animait. À défaut d'avoir un mari pour m'aider à combattre mes peurs, je les surmonterais à travers mes enfants. Ma mission serait de veiller sur eux. Je ne pourrais donc plus m'inquiéter pour moi étant donné que je serais focalisée sur leurs besoins et sur leur sécurité. C'est étrange comme la peur s'en va précipitamment quand on se sent responsable de quelqu'un d'autre. On ne craint plus pour soi mais pour l'autre et, d'un seul coup, on ne pense plus qu'à une seule chose : le ou la protéger. Je ressentais fortement et intrinsèquement ce sentiment alors qu'il ne s'agissait que d'une hypothèse, quelque chose de totalement abstrait. Je me disais pourtant que lorsque cet enfant viendrait au monde, plus rien d'autre ne compterait que sa sûreté. Et qu'il faudrait d'abord me passer sur le corps avant de pouvoir toucher à un seul de ses cheveux.